MÉMOIRE

POUR SERVIR

A LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE

D'AIGUES-MORTES.

PAR MARC DAX, Médecin pensionnaire de cette Ville.

> Ες πολιν επειδαν αφικηται τις ης απειρος εστι, διαφροντισαι χρη την θεσιν αυτεης οκως κεεται, και προς τα πνευματα, και προς τας ανατολας του ηλιου..... και των υδατων περι ως εχουσιν..... και την διαιταν ανθρωπων οκοιη ηδονται..... τατ' αλλα.
>
> Ιππ. περι αερων, υδατων, τοπων.

A MONTPELLIER,

De l'Imprimerie de JEAN MARTEL AÎNÉ, Imprimeur des Corps Administratifs et de l'Ecole de Médecine, près la Maison Commune. N.° 62.

AN VII de la République.

A.

CHARLES. LOUIS. DUMAS.

PROFESSEUR.

DE. L'ÉCOLE. DE. MÉDECINE. DE. MONTPELLIER.

ET.

FANNY. OLYMPE. BONAFOUS.

SON. ÉPOUSE.

LE. SUIVANT. ÉCRIT.

EST. DÉDIÉ.

PAR. CELUI. QU'ILS. HONORENT.

DU. TITRE. DE. LEUR. AMI.

DAX.

MÉMOIRE

POUR SERVIR

A LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE

D'AIGUES-MORTES.

LE nom de cette Ville est connu dans l'histoire, et quoique elle ne doive qu'à Louis IX son principal accroissement et sa forme, les premiers vestiges de son existence remontent fort au-delà du treizième siécle. Le choix qu'en fit ce Prince pour y fixer le point de départ de son armée, lors de ses deux expéditions d'outre-mer, a fait croire à de savans antiquaires, qu'à cette époque les flots de la Méditerranée venaient baigner ses murs. Cependant on ne trouve pas le moindre vestige de port attenant la Ville, tandis que la tradition du Pays montre son emplacement à une lieue et demie d'Aigues-Mortes, dans un endroit de la côte que la nature semblait avoir préparé d'avance, et d'où la mer ne s'est point-du-tout retirée. Un canal y conduit, dont le nom seul indique l'ancienneté, dont les traces sont très-bien conservées, et plusieurs morceaux encore navigables. D'ailleurs, les restes d'un grand bâtiment qu'on trouve entre la Ville et la mer, à qui sa forme et la qualité de ses matériaux assignent la même antiquité qu'aux remparts, prouve qu'à la fondation de ceux-ci

la mer était déjà bien loin. De tout cela je conclus que son éloignement était alors à peu près le même qu'aujourd'hui, c'est-à-dire, de près d'une lieue. L'espace intermédiaire est occupé par une série d'étangs qui inondent la partie méridionale de son territoire; le reste est un terrain maigre et infécond, qui paye comme à regret les peines du cultivateur, et qui pour cette raison était affranchi de tout impôt du temps de la monarchie.

Le mercure ne conserve pas ici dans le baromètre une hauteur constante, mais il varie d'environ deux pouces et demi, selon que le vent du nord l'élève ou que celui d'est lui permet de baisser. Quant à l'esprit de vin, l'étrange irrégularité qui depuis quelques années règne plus particulièrement dans les saisons, ne m'a pas encore permis de déterminer d'une manière précise, jusqu'à quel degré au-dessus de la glace les ardeurs de la canicule peuvent le faire monter ordinairement, ni par conséquent jusqu'à quel degré au-dessous peut le faire descendre le froid ordinaire des hivers. Mais il suffira de savoir qu'à Montpellier dont la latitude est à peu près la même que celle d'Aigues-Mortes, le thermomètre de Réaumur marque de vingt-cinq à vingt-huit degrés au-dessus de zéro dans les grandes chaleurs, et de trois à quatre en-dessous dans le fort de l'hiver. On peut donc assimiler les températures de ces deux Villes, sauf les différences qui donnent à la chaleur d'Aigues-Mortes quelque supériorité sur celle de Montpellier, et d'abord tandis que cette dernière avoisine à une distance moindre de quatre lieues de hautes montagnes, dont les émanations rafraîchissent son atmosphère, et que sa situation sur un

monticule lui vaut le double avantage d'une plus libre circulation de l'air, et d'un plus grand éloignement des reflets du soleil; Aigues-Mortes est bâti sur un terrain bas, et les montagnes en sont éloignées de plus de dix lieues; ses remparts plus élevés que les maisons, flanqués de tours nombreuses, et construits d'une pierre compacte, entretiennent dans un espace très-circonscrit un foyer permanent de chaleur que les nuits les plus fraîches ont peine à tempérer complétement. Les maisons basses et écrasées ne comprennent pas un assez grand volume d'air entre le rez-de-chaussée et le toit, pour éteindre le poêle ardent que ce dernier forme au-dessus des têtes. Les rues découvertes et spacieuses, en permettant un libre accès aux rayons du soleil, n'offrent plus que des pavés brûlans, et laissent trop d'aisance aux courans d'air qui veulent être resserrés dans des bornes étroites pour acquérir de la fraîcheur. A Montpellier, au contraire, les maisons sont hautes, les rues rétrécies, les remparts bas, incomplets, enfermant une vaste enceinte, bâtis d'une pierre plus molle; en un mot, ne méritant sous aucun rapport d'être comptés parmi les causes qui peuvent exalter la chaleur estivale. Ajoutez pour Aigues-Mortes les sables qui l'environnent comparables à une infinité de miroirs qui répercutent la chaleur solaire; le dégagement de calorique, résultat nécessaire de la fermentation des matières organisées qui se putréfient dans les marécages voisins; enfin, ces vastes pièces d'eau dormante qui, si elles peuvent dans des climats froids adoucir l'apreté des frimats, comme des physiciens l'ont remarqué, doivent ici par leur humidité favoriser la détente de l'air ambiant, et rendre la saison suffocante.

Ces circonstances locales, qui, comme nous venons de le voir, renforcent ici la chaleur de l'été, subsistent toutes en hiver, si vous en exceptez la fermentation du terreau marécageux. Il s'ensuit donc que cette dernière saison devrait y être douce dans le même rapport. Néanmoins tant il est vrai que les conceptions de l'esprit humain s'accordent toujours mal avec la conduite de la nature; l'hiver est aussi rigoureux à Aigues-Mortes qu'il puisse l'être à Montpellier, soit que l'intensité du froid s'y trouve réellement la même, soit que les organes pénétrés durant l'été d'une chaleur plus vive s'y montrent plus sensibles à la température opposée. Dans ces deux hypothèses, les conséquences seront les mêmes pour l'économie animale, puisque ce sont les modifications du principe sentant, plutôt que les variations du thermomètre qui doivent nous servir à apprécier l'effet des saisons sur le corps humain. L'été finit ordinairement au signe de la balance, et l'hiver commence de quinze à vingt jours avant le solstice. Leur succession qui devrait être tranchante afin que les froids du second pussent comprimer subitement les maladies excitées par le premier, se fait au contraire avec tant de gradation qu'on a le temps de savourer tout le poison dont l'air est infecté depuis le lever du chien. Il en est bien autrement du passage de l'hiver à l'été qui doit le suivre; ce passage est tellement brusque qu'on croirait le Ciel impatient de ramener les infirmités sur ce pays. Son hiver s'était prolongé jusques après l'équinoxe, et déjà quarante jours avant que le gémeaux commencent à se dégager des rayons du soleil, de véritables jours d'été viennent lui annoncer son prochain retour. Les

saisons en général sont ici comme ailleurs sujettes à des variations dont il serait inutile de tenir un catalogue exact pour les réduire en système ; et toute la patience des météorologues n'a pu réussir jusqu'à ce jour à faire de cette branche de la physique une science certaine. Cette difficulté a sa source dans le désordre des vents. Je n'en connais ici que trois qui montrent une certaine constance, savoir ; le nord, nord-est et sud-ouest. Le premier domine assez ordinairement en hiver, et c'est lui seul qui rend les froids rigoureux ; quand il ne souffle pas, on s'éloigne impunément du foyer. Les deux autres régnaient autrefois pendant tout l'été, et se succédaient régulièrement dans l'espace de vingt-quatre heures. Le nord souffloit depuis les cinq heures du soir jusqu'à huit ou neuf heures du lendemain matin, et était remplacé par le sud-ouest qui cessait à son tour vers les cinq heures du soir. Le premier est sec et brûlant dans cette saison, tandis que le second est très-frais, et presque point humide, quoiqu'il vienne de la mer. Ces deux vents semblaient donc agir de concert pour contenir dans de justes limites, et l'humide fraîcheur des nuits, et les chaleurs de la journée. Mais depuis environ vingt ans leur succession n'est plus si exacte, ni leurs retours si journaliers ; et le sud-ouest, le même que SÉNEQUE surnommait le paresseux (1), a renchéri sur son antique paresse, puisque très-souvent il ne se lève qu'à midi. Cependant il n'a pu venir à ma con-

---

(1) Voyez. Recherches sur la situation de la ville de Montpellier, son climat, etc. par H. FOUQUET.

naissance que la constitution des habitans, la nature ou le nombre de leurs maladies ait éprouvé du changement depuis lors; soit qu'une altération de si courte durée dans le climat ne doive obtenir qu'une influence tardive, soit que cette influence ait échappé à l'attention des observateurs. A l'exception de ces trois vents, il n'en est point qui observe des retours périodiques; ceux là même se permettent des écarts notables, comme je l'ai déjà remarqué, mais on peut dire qu'en général le vent du nord et celui d'est jouent ici le plus grand rôle. Ce sont eux qui en certaines années, prédominant à l'exclusion l'un de l'autre, forment ces grandes intempéries qui caractérisent les constitutions médicales. Ainsi, à l'exemple de l'observateur de Cos, qui a partagé les vents en septentrionaux et méridionaux, on pourrait les diviser ici en septentrionaux et orientaux. La division des habitans du pays est différente; ils en font deux classes, dont une renferme les nord-est, nord, et nord-ouest qu'ils appellent vents de terre; dans l'autre sont compris ceux qu'ils appellent vents de mer, et qui correspondent aux cinq autres points de l'horison. Le nord-est quoique faisant partie des vents terrestres, quoique sec et brûlant en été, se charge dans les autres saisons d'une humidité froide et pénétrante; le Ciel durant son règne est toujours nébuleux. Le nord, toujours violent et quelquefois pluvieux, est néanmoins sec de sa nature. Le nord-ouest modéré, toujours sec, accompagne ordinairement les jours sereins; s'il soufflait toujours, il rendrait ce pays le domicile de la santé, mais il partage les caprices des plus belles choses, il est inconstant, et semble ne paraître un moment que pour mieux se faire

désirer. L'ouest souffle assez rarement, il est de courte durée, et ne se montre d'ordinaire que pour terminer par un orage la lutte des autres vents, ou pour changer leur direction, lorsqu'ils ne se combattent pas ; il est en quelque sorte leur modérateur, et on dirait que la foudre qui l'accompagne de préférence est le symbole de son empire. Fidèle à garder son poste, le sud-ouest ne souffle presque jamais hors de l'été. Quant au vent du sud tant décrié par HIPPOCRATE, il importune assez rarement nos citadins par son souffle humide, mais en revanche il n'est aucun point de l'horison d'où il ne leur vienne plus de maux que du côté de l'orient célébré par le même auteur avec tant d'enthousiasme. Sitôt que les vents d'est ou de sud-est commencent à souffler, la terre se couvre de brouillards ou le Ciel de nuages. On n'est pas toujours inondé de pluie, mais on ne manque jamais d'éprouver une pesanteur dans tous les membres, et une apathie générale ; toutes les facultés sont comme enchaînées, l'appétit se perd et les fonctions digestives deviennent de plus en plus paresseuses. A l'humidité dont ces deux vents chargent l'atmosphère, ils ajoutent encore l'infection des eaux corrompues qu'ils soulèvent dans leur marche, en sorte que les étrangers prévenus contre l'air mal-faisant du pays, s'imaginent alors respirer à plein nez les fièvres intermittentes.

L'énumération qui vient d'être faite des vents indique assez que cette Ville doit être douée d'une humidité excessive. On l'aurait conclu tout de même de la grande quantité d'eau qui l'environne : la mer si voisine ! des étangs vastes et nombreux, des marécages, des canaux de navigation qui vien-

nent se réunir sous ses murs ; enfin, les fossés qui séparent les champs et qu'on prend à tâche de beaucoup élargir, comme si on avait quelqu'intérêt à multiplier les eaux stagnantes. Cependant les rues sont fort sèches, et quoique leur pente soit très-peu sensible, elles ne permettent point aux eaux des pluies ou à celles des égouts d'y croupir ni d'y former de la boue. L'aridité du sol en pompe une partie, et la largeur de ces mêmes rues, la médiocre hauteur des maisons laissant un passage libre à l'air ordinaire, aux rayons du soleil, au vent de nord qui a coutume de souffler après les fortes pluies, elles ne conservent pas longtems des restes d'humidité. Il en est bien autrement de l'intérieur des maisons ; le terrain sur lequel elles reposent permet une infiltration continuelle de l'eau des étangs ou de celle de la pluie, qui va quelquefois jusqu'à inonder tout le bas de l'habitation, et c'est précisément le rez-de-chaussée qu'on habite, ou continuellement, ou la plupart du temsp, parce que les maisons des familles peu aisées n'ont point d'étage, et que le plus grand nombre des autres n'en ont qu'un. D'un autre côté leurs murailles sont tellement imprégnées de muriates et de nitrates calcaires ou magnésiens, qu'il est difficile de s'y soustraire à une moiteur funeste durant le règne des vents humides.

Des mêmes sources qui fournissent à l'air son excessive humidité, partent aussi les exhalaisons mal-faisantes dont il me reste à faire le tableau.

Aux portes de la Ville et du côté du sud vient presque flotter un étang qu'une imagination poëtique ou prévenue comparerait volontiers à ce fameux lac placé par quelques

anciens à l'entrée du séjour des ombres, et dont l'atmosphère méphitique privait de la vie les oiseaux qui la traversaient. Depuis vingt ans on l'a fait reculer de quelques toises, en établissant une promenade sur toute la longueur des remparts. On les a délivrés par ce moyen d'une pépinière de roseaux qui les salissaient, et d'un gouffre de boue de plusieurs pieds de profondeur. Il ne porte plus aujourd'hui ses coups d'aussi près sur la santé des habitans, mais il nuit encore par l'inégalité de ses bords qui demeurent fangeux, et où fermente à loisir une grande abondance de plantes marines, principalement *d'ulva lactuca*. Il est à remarquer que ces algues viennent se loger de préférence aux pieds des remparts, dont la hauteur, en arrêtant les vents septentrionaux qui auraient balayé fort au loin tout ce que les méridionaux y ont voituré, forme un abri, une espèce de port d'où ces végétaux répandent paisiblement l'infection. On peut se convaincre de cette vérité, en parcourant le bord septentrional de cet étang, et comparant la surcharge des eaux qui sont abritées avec la netteté de celles qui ne le sont pas. Ce dernier inconvénient se trouve de moins dans les étangs plus éloignés, quelques-uns même ont une salure si exaltée que la végétation et la vie en sont proscrites depuis long-tems; mais les autres, sans compter les débris des plantes marines, fourmillent encor d'insectes, de reptiles et autres animaux, dont la dépouille rejetée hors de leur sein, ou exposée sur la vase par le retrait des eaux, fournit un gaz délétère durant les chaleurs de l'été. Quant à la communication de ces mêmes étangs avec la mer, elle est très-libre, si on ne considère que le nombre et la largeur de leurs débouchés; mais ces

ouvertures sont trop souvent et trop long-temps obstruées ; et leurs interstices, quoiqu'on tâche d'en tourner une partie au profit de l'agriculture, demeurant la plupart marécageux, doivent nuire à la pureté de l'air beaucoup plus en proportion que ne peuvent faire les étangs eux-mêmes, puisque la corruption des eaux dormantes est, toutes choses d'ailleurs égales, en raison inverse de leur profondeur. C'est sur le même principe qu'il faut juger la Palus de St. Gilles, située au nord-est, et dont un appendice se prolonge vers le nord. Elle est exposée à un vent qui durant tout l'été en apporte à la Ville les mauvaises exhalaisons. Je souhaite que, comme le croient nos habitans, le canal dont elle est traversée dans toute sa longueur depuis environ vingt et un an l'ait rendue moins mal-faisante. Cependant depuis cette époque les maladies n'ont pas changé d'espèce ; le nombre en est le même, et les limites de la vie n'ont pas reculé d'un jour ; je suis donc fondé à révoquer en doute cette prétendue amélioration. Il ne faut pas oublier les Palus de la Camargue, elles sont éloignées à la vérité, mais elles sont vastes et confient leurs exhalaisons au vent d'est qui nous les apporte très-fidèlement. Je dois aussi mettre en ligne de compte les eaux qui environnent les champs ; elles n'ont absolument aucun cours, et souvent elles exhalent une odeur fétide. Enfin, un long canal dont une extrémité a son débouché dans l'étang de Mauguio, et l'autre dans la mer, peut aussi altérer la pureté de l'air par l'atterrissement de ses bords. Avant que l'adresse funeste de quelques agriculteurs eût pratiqué plusieurs saignées au Vidourle, et l'eût affaibli en le divisant, les eaux de cette rivière parcourant le canal avec rapidité dans

le temps des inondations, le recreusaient en quelque sorte, et dégageaient son embouchure des terres que le Rhône secondé par les courans de la Méditerranée, y avait accumulées. Aujourd'hui c'est le Vidourle au contraire, qui, par sa lenteur acquise, contribue plus que toute autre cause à combler le canal.

Tels sont les miasmes extérieurs, la plupart irremédiables, parce qu'ils sont fondés sur la nature des lieux; mais il en est d'intérieurs qui ne doivent qu'aux hommes leur existence, et qu'un zèle éclairé pourrait anéantir. Plusieurs personnes, par exemple, se souviennent d'avoir vu le cimetière situé hors la Ville. J'ignore quel motif assez impérieux lui a fait accorder depuis environ cinquante ans une place dans nos murs; aux dépens de la santé publique; sa position dans la partie la plus orientale le met à portée d'épandre sur tous les habitans, ses vapeurs recueillies en passant par le vent d'est, et les bornes trop étroites qui le conscrivent ne lui permettraient pas de recevoir les sépultures deux années de suite, si une piété mal entendue n'y suppléait à sa façon, en les accumulant dans les temples. La philosophie a depuis long-temps décrié cet usage, les lois l'avaient aussi proscrit, mais la coutume aveugle a prévalu sur le soin de notre propre conservation.

C'en est assez sur l'habitation des morts, revenons à celles des vivans, et pour compléter ce que j'avais à dire sur cet article, parcourons les Fauxbourgs. Ce sont des chaumières ou des cabanes murées sans étage, construites le long des canaux, habitées par des pêcheurs, dont la vie peu sédentaire ne permet guères aux qualités bonnes ou mauvaises du

logis d'influer sur leur santé. Leurs femmes même, comme les Groënlandaises, les accompagnent quelquefois dans les bateaux, rament, pêchent et partagent leurs veilles. L'air circule mieux dans leurs demeures que dans celles de la Ville, et pour cette raison la chaleur pourrait y être moindre durant l'été, si la nécessité de se réunir en famille dans une seule enceinte, et d'y entretenir le feu pour la cuison des alimens, ne détruisait cet avantage; l'humidité y est beaucoup plus grande, et ce n'est pas un mal que le corps de leurs enfans s'accoutume de bonne heure à une atmosphère humide; devenus grands, ils exerceront avec moins de danger la profession de leurs pères. Outre les miasmes généraux dont j'ai déjà parlé, ils en ont de particuliers qu'ils ont créés eux-mêmes, tels que des fosses pleines d'une eau qui croupit devant leurs portes, des amas de poissons pourris qui saisissent l'odorat des passans; la précaution sur ces objets leur coûterait peu, et la négligence peut leur être funeste.

La matière des vêtemens ou leur forme, ne présente ici d'autres abus que ceux que l'on peut remarquer dans la majeure partie de l'Europe. Mais l'humidité de l'atmosphère y rend le linge mal sain en le ramollissant, et des eaux peu propres au blanchissage n'en enlèvent qu'imparfaitement le dépôt de la transpiration, qui, de rechef appliqué sur la peau est capable de produire, d'entretenir ou de transmettre les maladies cutanées.

Le pain de froment est presque le seul en usage; il est fâcheux qu'un si bon aliment, préparé avec des eaux lourdes et sabloneuses perde ainsi de sa qualité. Hormi le veau qui est assez rare, les autres viandes sont communes et géné-

ralement bonnes ; le mouton toute l'année, le bœuf et le porc frais en hiver, l'agneau depuis le milieu de cette saison jusqu'à la fin du printemps. Je dois seulement observer que les bêtes à laine venant à brouter l'*auronne* qui croît sur le sol d'Aigues-Mortes en abondance, et exclusivement aux cantons du voisinage, leur chair en conserve l'amertume tout le temps que cette plante leur sert de pâture. Il semblerait que les étangs et la mer dussent fournir à nos habitans leurs alimens les plus ordinaires ; mais sans compter que des spéculations commerciales les privent quelquefois de cette denrée, le dédain qu'inspirent à la longue les mets les plus délicats lorsqu'ils sont reproduits avec trop de fréquence, les empêche naturellement de devenir ichthyophages. C'est sans doute une raison pareille qui fait trouver place sur leurs tables au poisson salé, tandis qu'ils en ont de frais sous la main ; peut-être aussi que sa saveur âcre et mordante lui vaut cette préférence chez des hommes dont le piment et les épices flattent singulièrement le goût. L'huître, les moules, la tenille et autres coquillages d'étang, sans être pour eux une nourriture habituelle, servent de temps en temps à parer ou à varier leur ordinaire. On attribue aux coquillages d'étang des qualités malfaisantes ; du moins est-il certain qu'on ne peut jamais les dépouiller entièrement, non plus que la tenille, d'un sable fin niché dans leurs replis. Les escargots de terre sont un mets très-friand pour eux, ils en font même quelquefois des excès. Le lapin, les oiseaux champêtres, et surtout les oiseaux aquatiques n'y sont pas rares, mais les basses-cours y sont moins peuplées qu'ailleurs. Quant aux herbes potagères dont le sol même produiroit d'excel-

lentes ; si on étoit plus zélé pour la culture des jardins, on en use médiocrement.

Les puits nombreux de l'intérieur de la Ville ne peuvent pas fournir des eaux pour la boisson, car elles grumèlent le savon, et ne cuisent point les légumes ; mais la majeure partie des habitans les tirent de quelques puits situés dans les Fauxbourgs, dont le peu de profondeur leur mérite le reproche fait par HIPPOCRATE aux sources de l'exposition méridionale, d'être froides l'hiver et chaudes l'été ; ils peuvent recevoir par infiltration des eaux bourbeuses que leur voie trop courte à travers les sables n'a pas suffisamment purifiées ; enfin, par l'agitation du sçeau, le sable de leur fond se mêle souvent avec l'eau que l'on puise. D'autres ont des citernes qui sentent la vase pour n'être pas assez souvent nettoyées. Les toits étant fort bas, ils se couvrent au moindre souffle des vents, d'une poussière abondante qui se mêle ensuite aux eaux pluviales ; mais ceux qui reçoivent l'eau des toits dans de grands vaisseaux de terre peuvent se soustraire à cet inconvénient. Quelques-uns boivent de l'eau du Rhône ; mais le trajet est trop long et trop dispendieux pour la mettre à la portée de tout le monde ; la paresse du voiturier l'expose à être falsifiée ; enfin, l'eau des grands fleuves est souvent trouble, comme dit le poëte. Révoltés en tant d'obstacles, les hommes ont cru trouver un remède à la chose, en substituant le vin pur à ces eaux dépravées ; mais le vin ne se conserve pas ici faute de caves, on est contraint de boire constamment celui de l'année, qui indépendamment de sa nouveauté, est ordinairement si épais que la clarté du jour ne peut percer à travers. Le peu de bière

qui se consomme en été ne mérite pas d'être compté, mais l'eau-de-vie et les autres liqueurs fortes dont on abuse, ne doivent pas être oubliées, non plus que le café dont les femmes font leur déjeûner ordinaire.

L'égalité règne à peu de chose près dans les habitans et dans les tables, mais on ne la retrouve plus dans les occupations journalières, si ce n'est chez les femmes, dont la majorité adonnées aux soins du ménage, mènent un genre de vie à-peu-près semblable, quelle que soit la profession de leurs maris. Environ le tiers de la population est composé de pêcheurs, dont les ancêtres ont été sans doute les fondateurs d'un Bourg, qui par la suite fut enclos de murailles. Il serait inutile de rapporter ici les causes de maladie attachées à leur art, parce que leurs infirmités sont de la même nature que celles des autres habitans. Je remarquerai seulement qu'ils y sont moins soumis, et que leur vie a communément un peu plus d'étendue. Peut-être que l'habitude de vivre nuit et jour et dès leur tendre enfance, au milieu des effluves marécageux, défend leur tempérament contre les causes qui tendent à le ruiner. Mais une chose qui nécessairement doit maintenir leur santé, c'est le calme de leur ame. Durant la paix ils sont les plus riches, comme les plus indépendans de tous, et l'espèce de solitude dans laquelle ils vivent en tout temps les garantit de l'ambition, des inimitiés et de plusieurs autres maux de la vie sociale. Le travail des salines de Peccais, dont la première origine est, pour ainsi dire, perdue dans la nuit des temps, a dû contribuer aussi à réunir quelques citoyens qui peuplèrent Aigues-Mortes longtemps avant qu'elle eût acquis le titre de Ville. J'ignore de

quels avantages jouirent ceux qui les premiers se livrèrent à cette pénible fonction Je sais seulement qu'aujourd'hui cet antique et vaste attelier est plus funeste qu'utile à leurs descendans, parce qu'en les détournant absolument de toute industrie, il les alimente sans les enrichir, et par les travaux forcés qu'il impose, il devient leur tombeau. La plus forte dose des maladies du pays est pour eux, et c'est de leurs veuves qu'on a dit qu'elles se marioient jusqu'à trois fois. Je ne parlerai pas des agriculteurs, parce qu'ils sont en petit nombre, ou pour mieux dire parce que la plupart s'occupent seulement d'agriculture dans des momens perdus, et participent presque tous aux fatigues de Peccais. Le reste des habitans est composé comme dans les autres Villes, d'un mélange de gens de cabinet, marchands, artisans, bourgeois, dont les professions diverses ne fournissent pas à l'observation un ensemble de circonstances assez étendu ni assez uniforme pour être apprécié.

Le total de la population sur laquelle j'ai fait des recherches exprimées dans les trois tableaux ci-après, se porte environ à trois mille personnes, et on prétend que depuis plusieurs années ce nombre n'a point varié. Cette assertion semble déjà démentie dans le premier tableau, où la somme des décès excède celle des naissances de 377. Mais il faut faire attention que les décès ne doivent pas tous compter pour la Ville, et que le nombre en est grossi par des étrangers. Aigues-Mortes est dans le cas d'être fréquenté par sa position sur des canaux qui le font communiquer avec les deux mers et avec le nord de la France. Les travaux de ses salines attirent tous les ans des milliers d'hommes. Ses pêcheurs tiennent à leurs gages pendant une partie de l'année des étrangers qu'ils

occupent

occupent sur mer à tirer les filets. Enfin, jusquà ces derniers temps le service de la place était fait par des compagnies de soldats invalides, presque tous célibataires et avancés en âge, qui venaient des pays lointains accroître la mortalité apparente de cette Commune, sans avoir contribué à la peupler. Une autre raison peut appuyer ma conjecture : il naît ici plus de garçons que de filles, comme les savans d'Angleterre l'avaient déjà remarqué, il y a longues années, par rapport à leur pays. Les deux sexes doivent donc aussi mourir en nombre inégal, et selon la proportion dans laquelle ils sont nés : or, cette proportion ne peut se trouver qu'en faisant à la colonne des hommes décédés, la même suppression qui suffit pour rétablir la balance entre le total des nouveaux nés et celui des morts.

Ce maintien de la population dans le même état depuis trente ans au moins, ne disculpe pas le climat d'être funeste à la vie ; car en jetant les yeux sur le troisième tableau, on verra que les espérances de la vie sont presque toujours moindres dans mon calcul que dans celui de Buffon. D'ailleurs, depuis trente-deux ans, il n'est mort que deux individus âgés de quatre-vingt-huit ans, et de mémoire d'homme aucun n'a été guères au-delà. Mais j'observe que la mortalité ne frappe point les premières années de la vie, et qu'elle semble attendre que chaque individu ait payé son tribut à la postérité ; car ce n'est qu'à l'âge de cinquante ans que les probabilités décroissent d'une manière sensible, et celles de l'enfant qui vient de naître surpassent celles que Buffon leur accorde, de près de trois années ; je l'attribuerai volontiers à ce que les mères ne sont pas fort en usage d'abandonner

leurs enfans à des soins mercenaires, et qu'elles s'acquittent elles-mêmes du plus saint des devoirs. Du reste, la fécondité est assez médiocre, puisque chaque mariage l'un portant l'autre ne produit que six enfans.

Le second tableau ne renferme rien de relatif à la quantité de la population; mais il ne laisse pas que d'être intéressant, puisqu'il apprend l'époque de l'année la plus ou moins meurtrière, la plus ou moins féconde.

I.er TABLEAU.

Epoques annuelles	NAISSANCES. Garçons.	Filles.	Total.	DÉCÈS. Hommes.	Femmes.	Total.
1768	68	51	119	110	76	186
1769	58	54	112	60	53	113
1770	46	50	96	61	24	85
1771	62	51	113	74	55	129
1772	68	56	124	104	61	165
1773	50	46	96	92	49	141
1774	60	35	95	80	56	136
1775	57	50	107	70	52	122
1776	63	54	117	62	47	109
1777	61	62	123	60	37	97
1778	47	49	96	53	39	92
1779	49	49	98	86	70	156
1780	65	59	124	52	28	80
1781	47	57	104	68	36	104
1782	59	43	102	88	52	140
1783	58	47	105	58	57	115
1784	69	58	127	49	30	79
1785	63	54	117	71	53	124
1786	48	49	97	110	82	192
1787	53	58	111	61	62	123
1788	56	59	115	76	50	126
1789	59	45	104	83	59	142
1790	57	56	113	45	51	96
1791	56	38	94	75	44	119
1792	58	59	117	68	52	120
1793	61	50	111	64	51	115
1794	70	48	118	124	82	206
1795	53	36	89	39	30	69
1796	54	57	111	29	31	60
1797	54	55	109	47	53	100
Total..	1729	1535	3264	2118	1523	3641

II.ème TABLEAU.

Mois.	Naissances	Décès.
Janvier. .	330	308
Février. .	280	233
Mars. . .	270	236
Avril. . .	204	204
Mai. . . .	174	189
Juin . . .	182	175
Juillet . .	254	279
Août. . .	291	459
Septemb.	268	498
Octobre.	324	404
Novemb.	334	325
Décembre	353	331

III.ème TABLEAU.

PROBABILITÉS de la durée de la vie calculées sur les registres publics d'Aigues-Mortes, et mises en parallèle avec celles que Buffon a calculées sur les tables de Dupré de St. Maur.

AGE.	DURÉE DE LA VIE.			
	AIGUES-MORTES.		BUFFON.	
	Années.	Mois.	Années.	Mois.
0	10	9	8	
1. mois	22	11		
6	29	6		
1. an	33	5	33	
2	38		38	
3	39	7	40	
4	41	7	41	
5	42		41	6
6	42		42	
7	42		42	3
8	41	3	41	6
9	40	8	40	10
10	40		40	2
11	39	2	39	6
12	38	6	38	9
13	37	9	38	1
14	36	10	37	5
15	36		36	9
16	35		36	
17	34	2	35	4
18	33	3	34	8
19	32	4	34	
20	31	6	33	5
21	31		32	11
22	30		32	4
23	29	4	31	10
24	28	8	31	3
25	28		30	9
26	27	4	30	2
27	26	6	29	7
28	25	10	29	
29	25		28	6
30	24	4	28	
31	23	7	27	6
32	22	11	26	11
33	22	1	26	3
34	21	5	25	7
35	20	11	25	
36	20	3	24	5
37	19	7	23	10
38	19		23	3
39	18	5	22	8

SUITE DU III.ème TABLEAU.

AGE.	DURÉE DE LA VIE.				AGE.	DURÉE DE LA VIE.			
	AIGUES-MORTES.		BUFEON.			AIGUES-MORTES.		BUFFON.	
	Années.	Mois.	Années.	Mois.		Années.	Mois.	Années.	Mois.
40	17	11	22	1	63	6		9	6
41	17	3	21	6	64	5	6	9	
42	16	8	20	11	65	5	4	8	6
43	16	4	20	4	66	5	1	8	
44	15	6	19	9	67	5		7	6
45	15		19	3	68	4	11	7	
46	14	8	18	9	69	5		6	7
47	13	10	18	2	70	4	10	6	2
48	13	2	17	8	71	4	6	5	8
49	12	7	17	2	72	4	4	5	4
50	12		16	7	73	4	1	5	
51	11	9	16		74	3	10	4	9
52	10	10	15	6	75	4		4	6
53	10	5	15		76	3	11	4	3
54	10		14	6	77	3	8	4	1
55	9	7	14		78	3		3	11
56	9	1	13	5	79	2		3	9
57	8	7	12	10	80	2		3	7
58	8	2	12	3	81	1		3	5
59	7	8	11	8	82	1		3	3
60	7	1	11	1	83	1		3	2
61	6	8	10	6	84	1		3	1
62	6	3	10		85	0	9	3	

L'histoire nous apprend qu'avant les progrès de la civilisation chaque peuple était plus semblable à lui-même, et tranchait fortement avec tout ce qui n'était pas lui. Les relations des voyageurs nous apprennent la même vérité touchant les peuples à demi sauvages qui existent de nos jours, quoique chacune de ces nations ait habité et habite des températures différentes ou opposées; tandis qu'HIPPOCRATE attribue à la marche uniforme ou déréglée des saisons, la ressemblance ou la diversité extérieure des individus. Mais quelle que soit l'opinion la plus vraie, on peut trouver également dans l'une ou l'autre hypothèse les raisons de cette prodigieuse variété qu'on remarque ici entre les personnes; elle existe dans les tailles qui s'étendent depuis quatre pieds jusqu'à six; elle existe dans les physionomies dont la dissemblance est telle que les frères même y présentent rarement cette conformité ordinaire, qu'on appelle traits de famille. Mais ils se ressemblent tous par des cheveux foncés, et par la couleur brune de la peau qui se renforce à mesure qu'ils avancent en âge, ou qu'ils demeurent plus long-temps exposés à l'air extérieur. Quant à cette teinte pâle ou jaunâtre, qui, selon LANCISI, annonce mieux que tout autre signe l'inclémence du Ciel, elle est rare chez les enfans, plus commune chez les adultes, et peu de personnes du nombre de celles qui ont atteint l'âge mûr, en sont exemptes. L'ensemble des formes ne présente dans la plus grande partie des deux sexes, ni des perfections rares ni des irrégularités notables ou constantes, à moins qu'on ne mette de ce nombre la claudication et le rachitis qui ne me paraissent point dépendre particulièrement du climat, ou les loupes et les hernies qui en

sont évidemment le produit ; tous ces défauts extérieurs sont fort communs, aussi bien que les surdités provenant des réliquats des maladies de l'enfance, ou d'humeurs séreuses accumulées et retenues vers la tête. Les dartres sont moins répandues qu'on ne pourroit le juger, d'après la nature de l'air et de l'usage que l'on fait des substances âcres ; mais on est sujet à des éruptions périodiques ou passagères, qui me paroissent dépendre le plus souvent d'une acrimonie scorbutique. Or, ce dernier vice est endémique, très-repandu ; et chez plusieurs n'étant point manifeste, il mine sourdement leur constitution. Les autres maladies chroniques les plus ordinaires sont les rhumatismes, les obstructions des viscères du bas-ventre, principalement de la rate, les hydropisies et l'asthme humide ; l'asthme sec est un peu plus rare, et plus encore la phthysie pulmonaire, quoique les poitrines soient communément très-délicates. Le calcul de la vessie n'est pas si commun que pourraient le faire préjuger la qualité sablonneuse des eaux et la dégénération pituiteuse propre au climat. L'épilepsie semble devenir plus fréquente de jour en jour, et les convulsions familières aux enfans leur laissent quelquefois des paralysies partielles, dont quelques-unes sont accompagnées d'imbécillité. Elles ont lieu plus souvent aux extrémités supérieures qu'aux inférieures. J'ai vu trois enfans dans cet état, dont le muscle deltoïde était atrophié ; c'est pourquoi ils ne pouvaient élever le bras, ni le porter en avant ou en arrière. Enfin, les ulcères des jambes sont très-communs, très-opiniâtres ; il est même dangereux de les guérir quand ils sont un peu anciens.

Pour ce qui est des maladies aiguës, j'ai cru que j'en

donnerais une idée plus nette et plus exacte, en faisant l'histoire de celles qui ont paru pendant deux années consécutives.

PREMIÈRE CONSTITUTION.

A Aigues-Mortes, en l'an V, les vents d'est et de sud-est accompagnés de pluies abondantes signalèrent le commencement de l'automne, se continuèrent pendant un hiver qui ne fut pas rigoureux, et se prolongèrent encore jusques au milieu du printemps ; suivirent de très-fortes chaleurs pendant quinze ou vingt jours, et après un court intervalle de refroidissement et de variabilité, l'été s'établit enfin dans tous ses droits. La pluie ne tempéra presque jamais son ardeur brûlante, et les orages altérèrent rarement la sérénité du Ciel; mais celui-ci fut souvent obscurci par des brouillards infects, et les Etésiens interrompus par le vent d'est.

A l'exception de quelques-unes de ces fièvres intermittentes qui se guérissent spontanément, ou cèdent au moindre remède, le printemps fut exempt de maladies. Sa mortalité ne fut que le douzième de celle de toute l'année, quoiqu'elle en soit ordinairement le sixième ; elle se réduisit à neuf morts, parmi lesquels étaient deux enfans et quatre personnes au-dessus de soixante-deux ans. Le trépas des premiers fut dû sans doute ou à la dentition ou à d'autres affections familières à cet âge, qui par tout pays et indépendamment du climat, immolent avant huit ans la moitié du genre humain. Or, comme Aigues-Mortes n'est pas plus meurtrier pour cet âge que les autres pays, sa mortalité ne doit pas tirer

à

à conséquence pour le climat. Quant aux autres, ils furent conduits au tombeau par quelques maladies chroniques invétérées, une métastase d'humeurs sur le cerveau, ou une fluxion de poitrine ; et c'est ainsi que finissent la plupart des des personnes de cet âge, lorsqu'elles ne sont pas enlevées par une épidémie.

Le premier mois d'été s'écoula de la même manière que le printemps ; mais dès le second les fièvres d'accès se répandirent dans la Ville avec une rapidité alarmante, et quoique dans le troisième les invasions ne fussent pas si nombreuses, la somme des fébricitans fut plus considérable, parce que les malades du mois précédent n'étaient pas encore guéris. Les types quotidien et tierce furent les plus communs ; quelques-uns étaient double-tierces ; les anomales formaient le plus petit nombre. La plupart des accès avaient une marche bien prononcée, une durée de douze heures au moins, et anticipaient durant la première huitaine, après laquelle ils allaient au contraire en retardant. Ce retard et cette anticipation furent à-peu-près les mêmes chez ceux qui ne prirent que peu ou point de remèdes, ceux qui en usèrent de bonne heure, et ceux qui n'y recoururent que tard. D'où il faut conclure que cette marche était indépendante du traitement. La durée moyenne des quotidiennes se portait à sept ou huit jours, et celle des tierces à dix. Elles n'étaient point opiniâtres dans le commencement ; quelques-unes cédèrent à un seul émétique, un plus grand nombre à deux ou trois évacuans ; rarement était-il nécessaire de joindre à ceux ci l'écorce du Pérou ; mais à mesure que la fin de l'été approchait, elles devinrent

d'une guérison plus difficile et moins sûre. Ceux qui s'en étaient déjà relevés rechutèrent, malgré même qu'ils eussent fait usage du fébrifuge par excellence. Il est vrai qu'une grande aversion pour tout ce qui offense les organes du goût, et d'anciens préjugés contre ce remède rendant les malades rebelles aux conseils les plus salutaires, le kinkina fut employé avec trop de ménagement.. Alors parurent les fièvres quartes, dont quelques-unes avaient préludé par des accès de type différent, et d'autres en plus grand nombre étaient des rechutes de fièvres intermittentes antérieures. Plusieurs se prolongèrent jusqu'à la fin du printemps suivant, et la nature seule les guérit. De ceux qui demeurèrent si long-temps malades; les uns n'avaient point fait de remèdes, d'autres avaient commis de grands écarts dans le régime; mais quelques-uns aussi malgré les précautions les plus sages ne furent pas traités avec moins de rigueur. Les fièvres intermittentes avaient été fort rares pendant les cinq ou six années qui précédèrent celle-ci, et depuis l'été de 1786, c'est-à-dire, depuis onze ans on n'avait point vu d'épidémie aussi forte. Elle ne fut point mortelle, mais les deux tiers environ des habitans, soit indigènes, soit étrangers, depuis les enfans à la mamelle jusqu'aux personnes avancées en âge, en éprouverent les atteintes. Une seule fièvre insidieuse fut l'objet de mon observation, en la personne d'un batelier étranger, qui éprouvait depuis huit jours durant sa navigation sur le Rhône des accès quotidiens, dont le principal symptôme était un grand mal de tête. Il fut atteint en abordant ici, d'un accès des plus violens, accompagné de délire et de convulsions; il avala, sans discontinuer sa route, de fortes doses de kinkina qui

le mirent à même de retourner au bout de trois jours à ses occupations ordinaires. Il se reprochait, comme la cause de sa maladie, d'avoir bu tout suant à une source froide, au moment de partir, et pendant son trajet il avait été dénué de tout secours. Il ne parut durant tout l'été qu'un très-petit nombre de remittentes bilieuses; presque toutes dégénérèrent ensuite en intermittentes, dont elles n'avaient été sans doute que la larve, ou manifestèrent ce type à l'occasion d'une rechute. Les enfans furent atteints de fièvres vermineuses, et quelques-uns en périrent dans des mouvemens convulsifs, d'autres succombèrent au travail de la dentition. Sur la fin de la saison outre les intermittentes marquées, il parut quelques pleurésies catarrhales, et des cardialgies suites de fièvres.

Il mourut dans le premier mois sept enfans, et six personnes au-dessus de trente-quatre ans, dont quatre au moins affligées de maladies chroniques telles que l'hydropisie, des hémorragies utérines et autres, attendaient depuis long-temps leur dernier soupir. Dans le second il périt treize enfans, dont les plus âgés furent victimes de maladies vermineuses. Un autre âgé de neuf ans mourut d'une fièvre éminemment catarrhale, compliquée de vers à la suite de lésion à la tête. Sur quatre femmes qui avaient passé soixante ans, une était entretenue comme infirme dans l'hôpital, une autre était depuis long-temps ascitique, et la troisième après quatre ou cinq jours d'une maladie qui avait débuté sous forme d'accès quotidiens, et avait présenté jusqu'alors une débilité extrême, diarrhée, vomissement opiniâtre, rendit enfin du sang par les selles, et mourut le sixième jour. Elle était sujette à une fluxion séreuse qui se portait, tantôt sur les yeux,

tantôt ailleurs ; il paraît qu'elle se fixa cette fois sur le tube intestinal, et que son âcreté y produisit une prompte inflammation. Le troisième mois ne compta que huit morts, quatre enfans et quatre personnes depuis l'âge de quarante-un an jusqu'à celui de soixante et dix, dont trois étaient infirmes depuis quelques années.

Dans le premier mois de l'automne il restait encore des intermittentes opiniâtres. Il y eût des fluxions de poitrine promptement mortelles, surtout chez les vieillards. Les fièvres qui se compliquaient chez les femmes avec la grossésse ou les couches, avaient presque toujours une issue funeste. Les choses allèrent à-peu-près du même train durant le second mois, mais au troisième le nombre des malades avait baissé notablement ; un petit nombre de fièvres remittentes bilieuses ou bilioso-catarrhales avec point de côté, une fièvre intermittente isolée qui céda aux évacuans, telles furent les affections qui firent la clôture de cette saison. Ses morts furent au nombre de quarante-deux, dont quinze enfans, trois infirmes de l'hôpital, un vieux soldat invalide, et huit à neuf personnes âgées de soixante et dix à quatre-vingt-cinq ans. La plupart des autres périrent de fluxions de poitrine.

En hiver il n'y eut que des maladies sporadiques, et en très-petit nombre. Je remarquai trois fièvres remittentes avec point de côté qui se terminèrent heureusement. Le sujet d'une des trois était une femme au dernier terme de sa grossesse, en qui l'absence des symptômes bilieux, le vermeil de la face, une mucosité blanche et légère qui recouvrait sa langue, la couleur ardente des urines, la force du pouls, la fixité et la violence de la douleur, me présentaient l'image d'une

pleurésie vraie ; mais d'un autre côté la rareté de ces sortes de maladies dans le pays, la nature des rémissions et quelques autres motifs me tinrent en garde contre ces apparences. En un mot, une boisson abondante et de doux laxatifs employés avec circonspection suspendirent les progrès du mal jusqu'à ce qu'une heureuse délivrance eût fait cesser les symptômes, et rendu presque inutiles les secours qu'elle me permettait enfin de mettre en usage. Au premier mois d'hiver il mourut trois enfans, une jeune veuve atteinte depuis deux ans de phthysie pulmonaire, deux jeunes femmes affectées d'anasarque, une desquelles avoit éprouvé la même maladie deux ans auparavant à l'occasion d'une grossesse, et en avait guéri après les couches ; cette fois-ci malgré l'accouchement et les hydragogues de toute espèce, elle succomba après un mois et demi de maladie ; ses enflures étaient accompagnées de toux, d'insomnie et d'une oppression continuelle de poitrine qui l'empêchait de demeurer dans son lit. Vers le même temps mourut une femme âgée de soixante et six ans, dont la maladie fut courte, et deux hommes usés par l'âge, le travail, ou par des maladies antécédentes, périrent de fluxions de poitrine. Les deux mois suivans il périt quatre enfans, un jeune homme de quinze ans qui avait eu l'imprudence de se plonger dans un étang, et dont la mort fut prompte, un homme de quarante-huit ans atteint de fluxion de poitrine et deux infirmes, dont l'un avait soixante ans, l'autre soixante et douze.

SECONDE CONSTITUTION.

En l'an VI les vents d'est régnèrent durant les quarante

premiers jours de l'automne, de manière pourtant à faire place par fois à ceux du nord et de l'ouest. Les pluies qu'ils amenèrent ne furent ni continues ni trop abondantes. Les vents du nord ou nord-ouest accompagnés d'un temps clair et serein occupèrent le reste de la saison et environ les deux premiers tiers de l'hiver, n'ayant été interrompus que deux fois par les vents d'est, qui durèrent en tout onze jours. Le reste de l'hiver fut entremêlé d'étésiens, d'est, de nord-est, et de cette variabilité orageuse, que les approches de l'équinoxe du printemps ont coutume de présenter. Il ne parut que deux ou trois fois de verglas, qui fut fondu avant quatre jours. La neige ne tomba qu'une fois, et ne séjourna pas. En un mot, la température fut d'une douceur extrême, et dès la fin de nivôse, quelques fleurs précoces commencèrent à émailler les gazons qui bordent les champs. Au printemps dès que la variabilité équinoxiale fut passée, le nord et le temps frais durèrent une huitaine de jours, le vent d'est sans pluie un mois, celui du nord un autre mois et le reste fut partagé entre le nord et les étésiens. Les nord et nord-ouest dominèrent pendant les trois quarts de l'été ; ils étaient rarement interrompus par l'est, plus rarement encore par les étésiens. Enfin, l'est semblait vouloir prendre le dessus vers la fin de la saison, et il fournit deux ou trois pluies orageuses. Le maximum de la chaleur ne se porta dans tout l'été qu'au vingt-quatrième degré du thermomètre de Réaumur, et même très-rarement l'esprit de vin s'éleva-t-il à cette hauteur.

Un fort petit nombre de rémittentes bilieuses, quelques accès de fièvres printannières occupèrent cette première saison ;

des coliques et des *cholera-morbus* en firent la clôture. Alors se terminèrent les fièvres quartes opiniâtres de l'été précédent : les unes à la faveur d'une crise forte et subite, les autres sans avertir de leur départ. Mais il est certain qu'il n'en resta point de vestiges.

Dans tout l'été on ne vit que cinq à six remittentes bilieuses, et les intermittentes, quoique de saison, furent encore moins nombreuses qu'elles n'avaient été durant le printemps. Mais vers le second mois il y eut des rhumes, des ophthalmies et de légères affections vermineuses.

Il y eut en automne quatre ou cinq fièvres remittentes, les unes bilieuses, les autres catarrhales.

En hiver il ne parut que deux ou trois fluxions de poitrine et des rhumes, principalement chez les enfans.

Les morts dont le nombre s'était porté à 107 dans la constitution précédente, n'allèrent dans celle-ci qu'à 70, savoir ; 13 au printemps, 23 en été, 15 en automne, et 19 en hiver. Trente-cinq enfans, vingt-huit personnes depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de cinquante-neuf, et sept qui avaient passé soixante ans. Ceux du moyen âge moururent de fluxions de poitrine, de cachexie, d'hydropisie et de métastase d'humeurs rhumatismales sur le cerveau. Trois apoplexies mortelles que j'eus occasion d'observer eurent lieu le 12 germinal, le 6 messidor, et le 22 ventôse, c'est-à-dire, aux environs de l'équinoxe du printemps et du solstice d'été ; il y eut aussi parmi les morts une phthysie pulmonaire et un scorbut constitutionnel, tel que Le-roi l'a décrit dans ses observations.

On a dû s'apercevoir dans la description que j'ai donnée

du climat, que de tous ses caractères, le plus constant était l'humidité. Les variations de l'air peuvent bien la modifier jusqu'à un certain point, mais elles ne parviendront jamais à l'anéantir ni à la suspendre totalement. C'est pourquoi il faut la considérer comme la principale cause de la plupart des maladies dont j'ai fait le catalogue. C'est à la laxité qu'elle introduit dans les solides qu'on doit attribuer : 1°. les hernies : elles abrégent quelquefois les jours de ceux qui ne se défient pas de leurs accidens ou de ceux qu'une mauvaise honte empêche d'invoquer les secours de l'art. 2°. Les loupes situées quelquefois de manière à gêner les organes des sens ou les mouvemens musculaires. 3°. Les obstructions qui sont souvent la suite des accès de fièvre, mais qui n'auraient pas lieu si les organes spongieux où elles se forment n'y étaient disposés par l'atonie. 4°. Les hydropisies; il est vrai que l'usage excessif du vin pur, des liqueurs fortes et des épices seconde puissamment l'humidité dans leur production ; et en général toutes les substances échauffantes, dont on abuse ici sous prétexte qu'elles donnent du ton, procurent pendant quelque temps une vigueur factice, mais finissent par énerver. 5°. Toutes les espèces de fluxions de poitrine, l'espèce des catarrhales en particulier, qui est ici la plus commune, reconnaît pour seconde cause la dégénération muqueuse que cette même humidité produit dans les humeurs, et qui mène aussi à l'apoplexie. Enfin, l'humidité produit immédiatement les maladies convulsives, le scorbut et les rhumatismes ; on pourroit même ajouter les fièvres intermittentes, si l'opinion la plus générale ne les considérait comme l'effet des exhalaisons marécageuses. Il est vrai qu'elles furent

extraordinaires

extraordinaires par leur nombre dans la première constitution, lorsque les grandes chaleurs eurent fait fermenter les boues des marais déjà détrempées par de longues pluies, et plus extraordinaires encore par leur absence dans la seconde, durant laquelle la fraîcheur de l'été et la sécheresse des saisons antécédentes avaient concouru à assoupir les mauvaises exhalaisons. Les effluves marécageux ne sont développés que par les grandes chaleurs, qui, de plus contribuent au relâchement des solides et excitent la bile. Aussi presque toutes ces fièvres de la première constitution reconnaissaient pour cause un foyer bilieux, dont l'expulsion suffisait, le plus souvent, pour le rétablissement du malade.

J'ai exposé les principales maladies qui affligent ce pays et leurs causes. De ces dernières, les unes sont au-dessus de la portée des hommes; et par la manière dont j'ai exposé les autres, j'ai en même temps indiqué leur remède; ce serait abuser de la patience de mes lecteurs, ou faire injure à leur intelligence, que d'entrer là-dessus dans un plus grand détail.

FIN.

Ce Mémoire a été présenté à l'école de Médecine de Montpellier, et soutenu le an de la République française

PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

Médecine légale.	G. J. RENÉ, Directeur.
Physiologie et Anatomie.	C. L. DUMAS. . . . .
Chimie.	J. A. CHAPTAL. . . . .
Matière médicale et Botanique.	A. GOUAN. J. N. BERTHE.
Pathologie.	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ. V. BROUSSONET.
Clinique interne.	H. FOUQUET. J. PETIOT.
Clinique externe.	J. POUTINGON. A. MEJAN.
Accouchemens, maladies des Femmes, éducation physique des Enfans.	J. SENEAUX. J. M. J. VIGAROUX.
Démonstration des drogues usuelles.	J. G. VIRENQUE, Conservateur.